4

Les souillures du monde

Chapitre 4, versets 1 à 6

D'où viennent les luttes et d'où viennent les querelles parmi vous ? N'est-ce pas de vos passions qui combattent dans vos membres ? 2 Vous convoitez et vous ne possédez pas ; vous êtes meurtriers et envieux, et vous ne pouvez pas obtenir ; vous avez des querelles et des luttes, et vous ne possédez pas parce que vous ne demandez pas. 3 Vous demandez, et vous ne recevez pas parce que vous demandez mal, dans le but de satisfaire vos passions.
4 Adultères que vous êtes ! Ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu ? Celui donc qui veut être ami du monde se rend ennemi

de Dieu. 5 Croyez-vous que l'Écriture parle en vain ? C'est avec jalousie que Dieu chérit l'Esprit qu'il a fait habiter en nous. 6 Il accorde au contraire une grâce plus excellente ; c'est pourquoi l'Écriture dit « Dieu résiste aux orgueilleux mais il fait grâce aux humbles ».

Ce passage pose les questions de la rupture avec le monde, de la raison de cette rupture et, d'abord, de la définition du monde.

Le monde et ses représentations

Pendant une longue période, la chrétienté a méprisé le monde, c'est-à-dire tout ce qui était de l'ordre matériel, en appliquant l'ordre de Paul : « Ne vous attachez pas aux choses de ce monde et regardez les choses d'en haut » (Col 3,2). Existaient un ici-bas mauvais et un en-haut bon. Au cours du XIXe siècle, une réaction extrêmement violente à cette vision a procédé à une réhabilitation juste du domaine de la matière. En même temps, la théologie a montré que l'âme n'est pas bonne et que le

dualisme entre la matière et l'esprit relève de la philosophie grecque et non de la pensée chrétienne. Plus tard, on a tenté de réhabiliter la science, l'activité économique, politique, la technique… Mais depuis un demi-siècle, la théologie n'entend plus le mot « monde » présent dans la Bible au sens ordinaire du monde qui nous entoure, au sens de la société ou de la nature. Par exemple, dans les commentaires de l'évangile de Jean et des épîtres de Jean, le monde est vu uniquement comme hostile à Dieu. Il y a aussi l'erreur théologique qui se fonde sur le fameux texte (3, 16-21) : « Dieu a tellement aimé le monde. » Justement, le monde n'est pas aimable, et quoique le monde ne soit pas digne d'être aimé, Dieu cependant l'aime.

Le nouveau courant théologique de cette orientation, qui est assez unanime, présente pour moi une difficulté insurmontable, dans le mot « monde » lui-même. Tous les auteurs, Paul, Jean, Pierre ou Jacques, emploient en fait le mot *cosmos*. Des auteurs qui, dans leur langage, sont d'une précision extraordinaire, inventant même des mots nouveaux pour exprimer une idée neuve. Dès lors,

prendraient-ils un mot pour signifier deux ou trois idées complètement différentes ?

D'après les versets 1-6 et les suivants, on se trouve en présence d'un seul mot qui ne signifie qu'une seule chose, liée au problème du commerce et de la richesse, de la recherche du gain. Lorsque Jacques nous dit : « séparez-vous du monde », les actions condamnées sont le commerce, l'exploitation des travailleurs. Il est donc inutile de prétendre que le monde ne serait pas du domaine de la société, des activités socio-économiques. Au contraire ! Selon tout l'enseignement de Jacques, le monde est constitué des choses qui nous entourent.

Mais pourquoi cette condamnation aussi radicale du monde, du *cosmos* ? D'après moi, cela ne vise pas la création déchue dans la chute. Les textes de Paul, de Jean, de Pierre et de Jacques sont écrits à une période de concurrence entre le christianisme en développement et d'autres formes religieuses ou philosophiques. L'une d'elles était le stoïcisme, une philosophie qui tend à devenir en même temps une pratique morale et religieuse, et qui fait du *cosmos* la valeur suprême, au point même qu'à l'époque

de notre épître de Jacques un des stoïciens les plus populaires et les plus renommés affirmait que le *cosmos* est dieu même. Le fil de cette attaque extrêmement vive contre le *cosmos* est donc une polémique contre les stoïciens. Rien de bon, tranche la première génération chrétienne, ne peut venir ni du monde naturel, ni de la société. Observer le monde naturel nous entraîne au désordre. Si on observe le *cosmos* et si on suit la loi de la nature, on est poussé par ses passions. Passions et *cosmos*, nous le verrons plus loin, sont en concordance.

Dernière remarque, ce terme a été choisi avec une option polémique, pour affirmer que la création, telle que nous l'enseigne l'Ancien Testament, est sans lien avec le *cosmos* tel que l'enseigne la philosophie. « Vous devez rompre avec le *cosmos* » ne veut pas seulement dire rompre avec l'environnement naturel, mais surtout avec cette façon de majorer la notion de *cosmos*.

D'où viennent les luttes et d'où viennent les querelles parmi vous ? N'est-ce pas de vos passions qui combattent dans vos membres ? 2 Vous convoitez

et vous ne possédez pas ; vous êtes meurtriers et envieux, et vous ne pouvez pas obtenir ; vous avez des querelles et des luttes, et vous ne possédez pas parce que vous ne demandez pas. 3 Vous demandez, et vous ne recevez pas parce que vous demandez mal, dans le but de satisfaire vos passions.

Admirable, ce texte part de la constatation qu'entre chrétiens, il existe des luttes et des querelles. L'ensemble des Églises chrétiennes à qui il s'adresse n'est donc pas caractérisé par la bonne entente entre ses membres. Les conflits surviennent car les chrétiens sont attachés au monde. « Ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu ? » (4,4). Il ne faut pas espérer, parce qu'on est devenu chrétien, être dégagé des haines et des concurrences. Un attachement pur, sanctifié pour le *cosmos*, pour les activités de ce monde, ne peut exister, car ces activités induisent des querelles. L'attachement au monde a des effets inévitables : « N'est-ce pas de vos passions qui combattent parmi vos membres ? » (4,1). Nos passions

nous rattachent donc au monde. Tant pour Paul que pour Jacques, notre nature n'est pas bonne, obéir à nos passions ne peut que nous assimiler au monde lui-même.

Ces versets ne sont pas sans intérêt pour notre époque. L'important, nous explique-t-on, est la libération du désir de l'homme. Mais ne plus réprimer le désir, ne peut que nous rattacher davantage au monde. Reste à savoir d'où vient, chez celui qui réprime, le désir de réprimer. Ce qui nous dégage à l'égard du monde, ce qui nous pousse vers Dieu, ne peut être une force intérieure à nous-mêmes, mais uniquement le Saint-Esprit, nous le reverrons dans le verset 5.

« Vous convoitez et vous ne possédez pas » (4,2). Dans la Bible, la convoitise a une importance considérable, elle est la racine de tous les péchés, et d'ailleurs le Décalogue se termine sur la formule : « Tu ne convoiteras pas » (Ex 20,17). La convoitise s'exprime par la volonté de puissance, d'accaparement, et par l'exclusion des autres. Le *cosmos* et la convoitise du monde sont étroitement liés. Jamais on n'arrive à satisfaire la convoitise : « Vous convoitez et

vous ne possédez pas », vous n'arrivez jamais à posséder suffisamment. Notre société de consommation est fondée entièrement sur cette convoitise.

« Vous êtes meurtriers et vous ne pouvez pas obtenir » (4,2). Même les moyens extrêmes ne permettent pas d'atteindre les fins convoitées. Ce que l'on désire avec passion nous échappe toujours : « Vous avez des querelles et des luttes, et vous ne possédez pas parce que vous ne demandez pas » (4,2). La convoitise nous pousse à conquérir. Or, les biens qui peuvent nous satisfaire sont entre les mains de celui qui les donne, Dieu. Les deux attitudes sont contradictoires : celle de celui qui cherche à arracher par la violence, et celle de celui qui demande dans la prière et attend d'être exaucé. « Vous ne possédez pas parce que vous ne demandez pas » (4,2). Le Seigneur est le seul détenteur de l'ensemble des choses du monde. Et il ne vous les laissera pas conquérir.

Comment demander ? « Vous demandez et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, dans le but de satisfaire vos passions » (4,3). Dieu n'exauce pas la fausse demande, inspirée

par l'attachement au monde. Mais il se laisse toucher par l'attitude d'humilité du demandeur. Reconnaissant dans le Seigneur tout-puissant et donateur, il demande le nécessaire pour lui-même, pour glorifier Dieu et pour exercer la charité.

Devant Dieu, l'attitude juste n'est pas la conquête, mais la prière et l'humble demande. Pensons à l'attitude d'Adam devant Dieu. Après la chute, Adam va-t-il s'emparer de ce qui le rend égal à Dieu, va-t-il se poser en concurrent, ou bien continuera-t-il à demander à Dieu, à être dans la communion avec Dieu ? Cette attitude vaut à l'égard de toute la création. Cherchons-nous à exploiter le monde, à le posséder, le dominer, à tuer, ou le respectons-nous ?

4 Adultères que vous êtes ! Ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu ? Celui donc qui veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu. 5 Croyez-vous que l'Écriture parle en vain ? C'est avec jalousie que Dieu chérit l'Esprit qu'il a fait habiter en nous. 6 Il accorde au contraire une grâce plus excellente ; c'est pourquoi

l'Écriture dit « Dieu résiste aux orgueilleux mais il fait grâce aux humbles ».

Ce passage interroge notre rapport au monde : « Ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu ? » Vouloir être ami du monde, réussir dans le monde, se concilier ses puissances, revient à se rendre ennemi de Dieu. Ce n'est pas Dieu qui nous rejette, mais nous qui le rejetons. « Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'Argent » (Mt 6,24), prévient Jésus. On ne peut aimer les deux, car le monde demande lui aussi à être aimé. Et l'amour du monde n'est pas seulement une attitude, il n'est pas d'ordre matériel, c'est un amour. Or, là où est notre amour, là aussi sera toute notre vie. En aimant le monde, on déteste Dieu. Jacques appelle adultères les chrétiens auxquels il s'adresse, car l'amour du monde est une infidélité à Dieu, une infidélité au mariage entre Christ et l'Église. Dieu, lui, est fidèle.

Le second élément de ce texte est saisissant : « C'est avec jalousie que Dieu chérit l'Esprit qu'il a fait habiter en nous » (4,5). Lorsque le chrétien aime

le monde, la gravité de son acte n'est pas tant de se perdre lui-même, que de rendre l'Esprit solidaire de sa conduite. Lorsque Dieu s'est révélé à nous, nous a parlé et nous a accordé son Esprit, il ne le retire pas. Nous n'avons pas, d'un côté, un Esprit de Dieu qui serait bon, intact et, de l'autre, nous qui commettons des péchés et serions alors rejetés par Dieu. Car Dieu s'est fait tellement solidaire de nous en Jésus Christ, qu'il entre dans nos propres chemins. Là est le drame. « Jésus Christ en agonie jusqu'à la fin du monde »[1], affirmait Pascal. On continue à crucifier Jésus Christ lorsque nous entraînons l'Esprit de Dieu à participer au mal que nous faisons. L'Esprit ne reste pas pur lorsque nous sommes impurs, lorsque nous participons à ce monde dont Jacques nous dit qu'il est souillé. L'Esprit est atteint par les souillures. Dieu est lui-même impliqué dans cette aventure : « C'est avec jalousie que Dieu chérit l'Esprit qu'il a fait habiter en nous. » Quand on a reçu cet Esprit, il n'est pas tolérable d'être meurtrier, envieux, de suivre nos désirs, nos passions

1. Pascal, Pensées, édition Brunschvicg, p. 575.

ou nos plaisirs, de convoiter, de vouloir posséder. En effet, nous sommes désormais engagés, et nous engageons l'Esprit de Dieu. Dès lors, il nous faut nous situer différemment à l'égard du monde.

Chapitre 4, versets 7 à 10

> *7 Soumettez-vous donc à Dieu ; résistez au diable et il fuira loin de vous. 8 Approchez-vous de Dieu et il s'approchera de vous. Nettoyez vos mains, pécheurs ; purifiez vos cœurs, hommes irrésolus. 9 Sentez votre misère ; soyez dans le deuil et dans les larmes ; que votre rire se change en deuil, et votre joie en tristesse. 10 Humiliez-vous devant le Seigneur, et il vous élèvera.*

Ces versets 7 à 10 abordent deux questions importantes : celle de la souillure ou de l'impureté, et celle de l'humilité.

La souillure

Au début de l'épître, Jacques affirmait : « La religion pure et sans tache devant Dieu notre père consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et à se préserver des souillures du monde » (1,27). Ici, dans le problème de la relation au monde, la même affirmation reparaît. Aussitôt après avoir dit « l'amour du monde est inimitié contre Dieu » (4,4), Jacques déclare : « Nettoyez vos mains, purifiez vos cœurs » (4,8). Ce problème de la souillure est une question très difficile.

Longtemps, on a pensé que les termes « souillure » et « impureté » étaient des concepts imprécis, ou liés aux religions dites primitives. Or, comme on l'a compris ensuite, cette idée d'une impureté ou d'une souillure correspond à une conception du monde sacré, lequel est toujours à la fois le pur, l'inaccessible, et ce qui provoque la souillure chez l'homme. Ce point de vue des ethnologues et des sociologues a mené les théologiens à expliquer l'idée de souillure en termes magiques, en s'appuyant sur les rites de purification, le plus célèbre

étant celui de la vache rousse (Nb 19,1-10) : le souverain sacrificateur égorge la bête, la brûle, mélange ses cendres à l'eau, et cette eau devient lustrale. L'aspersion avec cette eau lustrale guérit de l'impureté. Manifestement, cet épisode est magique. Mais en voulant interpréter aussi le récit du bouc émissaire en des termes magiques (Lv 16,7-10), on s'est aperçu que, dans l'Ancien Testament, la faute se présente sous deux aspects totalement différents, l'aspect souillure, impureté, « purifie-moi et je serai pur » (Ps 50,9), et l'aspect de la dette.

La souillure relève de la magie, alors que la dette relève de la morale : l'homme qui commet un péché, une faute, est débiteur à l'égard de Dieu. Pour la souillure, un rite magique permet de devenir pur. Pour la dette, c'est le pardon ou la remise de dette qui le permettent. Notons-le au passage, les textes concernant la souillure sont surtout présents dans les textes liés à la caste des prêtres, alors que l'idée du mal, de la dette à l'égard de Dieu, est principalement traitée dans les textes prophétiques.

Pourtant, selon moi, l'interprétation de la souillure dans l'Ancien Testament est erronée. Les textes

concernant la souillure parlent toujours de la rencontre ou du mélange de caractères ou d'éléments qui sont incompatibles entre eux. Et contrairement à ce qui est dit habituellement, presque nulle part dans l'Ancien Testament on ne trouve la formulation : « Tel objet, ou tel être est impur. » On trouve plutôt : « Vous *tiendrez pour* impur, vous *regarderez comme* impur », ou alors, ces mots du grand prêtre : « Tu déclareras le lépreux impur[1] ». L'impureté n'est pas du tout une qualification en soi d'un être, d'un objet, mais elle est la rencontre d'éléments incompatibles. Soit clairement incompatibles, soit incompatibles car Dieu les déclare comme tels. Par exemple, l'homosexualité, qui est la rencontre de deux éléments non compatibles.

C'est à partir de sa conception du monde qu'Israël a élaboré sa conception de la souillure. La pureté correspond à l'acte même de création de Dieu, qui est un acte de mise en ordre. Et l'impureté renvoie au chaos, à l'informe, au mélangé. La création de Dieu consiste dans la séparation des eaux

1. Lv 11,27-29 et 35 ; Lv 13,3.

d'avec les eaux, des ténèbres et de la lumière, c'est une mise en ordre. Évidemment, certains éléments, la lumière et les ténèbres par exemple, sont incompatibles. Et vouloir les mélanger revient à rétablir l'informe, à rétablir le chaos d'avant la création. Dès lors, l'impureté, ou la souillure, apparaît comme le contraire de la création. Et le démoniaque sera de l'ordre de la confusion. Le démoniaque qui habite les tombeaux, c'est la confusion entre la vie et la mort.

Séparés du monde

Dans l'épître de Jacques, la séparation d'avec le monde ne signifie donc pas que le monde serait mauvais en soi. Rappelons-le, les objets ne sont pas purs ou impurs en eux-mêmes, comme le comprend Pierre dans une vision selon laquelle il n'y a plus d'animaux impurs (Actes 10,9-16). Pourtant, tant les écrits de Paul que les épîtres de Pierre et celle de Jacques nous parlent constamment du problème de la souillure et de la relation avec un monde impur.

En réalité, le monde et l'Esprit de Dieu sont incompatibles. On ne peut les confondre. Pourtant, aujourd'hui comme hier, existe la tendance, soit à éliminer le monde au profit d'une spiritualité absolue, d'où résulte une confusion par absence du monde, soit, au contraire, à éliminer l'Esprit en considérant la présence exclusive dans le monde comme la seule chose importante.

Or, le chrétien est appelé à être séparé du monde comme Dieu est séparé de sa Création. Si le chrétien est porteur de l'Esprit de Dieu, il doit être distant à l'égard du monde comme Dieu lui-même est distant à l'égard de sa Création. Non pas étranger, sans la moindre relation avec lui, car Dieu continue à être en relation avec sa Création, mais sans confusion. L'impureté consiste précisément à omettre cette distance, à porter son amour au monde au lieu de le porter au Créateur du monde. On ne peut pas en même temps servir Dieu et Mammon (Mt 6,24). En tant que divinité, Mammon est appelé à être anéanti. En lui-même, l'argent n'est pas nécessairement mauvais, mais il faut prendre ses distances.

« Vous êtes des hommes vous-mêmes partagés », affirme Jacques. Puis il parle du diable, du *diabolos*, de celui qui partage. Si Dieu, dans l'acte de la Création, établit des distinctions, une clarification, le diable quant à lui produit aussi des divisions et des distinctions. Mais Dieu divise pour établir une relation d'amour, alors que le diable divise en semant l'hostilité, en divisant dans la haine. Étonnamment, le texte place la souillure et le diable en nous-mêmes, « en vous-mêmes vous êtes partagés », mais le « partagé » se réfère aux versets antérieurs : « vous convoitez, vous êtes meurtriers, entre vous querelleurs » (4,2). De ce fait, les hommes sont partagés.

« L'amour du monde est inimitié contre Dieu. Celui qui veut être ami du monde, se rend ennemi de Dieu » (4,4). Si nous comprenons cela, notre premier réflexe est de commencer par se séparer, s'éloigner. Pour être ami de Dieu, je me sépare du monde. Pour autant, notre passage n'est pas d'abord moral ou ascétique. Il en va de notre relation à Dieu. Le cheminement à suivre est indiqué dans la suite : « Soumettez-vous donc à Dieu » (4,7). Il

ne s'agit donc pas, dans un premier acte, de rejeter le monde, mais de se soumettre à Dieu, de se fixer sur la volonté positive de Dieu, sa volonté d'amour, de grâce, de salut. Se soumettre n'est pas devenir esclave, mais placer notre vie sous « l'autorité de ». À partir de cet acte, il devient possible de résister au diable : « Résistez au diable, il fuira loin de vous » (4,7). C'est parce que Dieu prend le commandement de notre vie, parce que nous sommes à l'intérieur de cette volonté de Dieu, qu'il devient à la fois possible de résister au diable, et que le diable s'écarte.

Ne pensons pas que Dieu intervient miraculeusement dans chaque situation, Dieu ne résiste pas au diable à notre place. Ce n'est pas parce que le Saint-Esprit existe que notre esprit n'existe pas. Nous devons agir, tout en nous remettant à Dieu. Non un Dieu de puissance mais d'amour. Dieu ne se manifeste pas par la violence, par la contrainte ou par une intervention extérieure, même pour nous libérer du diable. Mais si nous résistons en étant mis sous l'amour de Dieu, le diable fuit. Et toutes les puissances de division, de rupture, d'éclatement, de haine, de tension, disparaissent

de notre relation à nous-mêmes et aux autres. Bien entendu, il y a aussi la contre-épreuve : si nous sommes attachés au monde, si nous continuons à avoir l'amour du monde, une relation privilégiée avec le monde, alors notre vie n'est pas véritablement soumise à l'amour de Dieu.

Approchez-vous de Dieu

Viennent ensuite des commandements saccadés : « Approchez-vous de Dieu et il s'approchera de vous. Nettoyez vos mains, pécheurs ; purifiez vos cœurs, hommes irrésolus. 9 Sentez votre misère ; soyez dans le deuil et dans les larmes ; que votre rire se change en deuil, et votre joie en tristesse. 10 Humiliez-vous devant le Seigneur, et il vous élèvera » (4,8-10). À nouveau, rien n'est dit au hasard. Nous n'avons pas des formules plus ou moins pieuses, ni des énumérations de commandements moraux. Une logique, un cheminement est à l'œuvre, et voilà le premier pas : « Approchez-vous de Dieu. »

« Approchez-vous de Dieu » : le chrétien n'est pas toujours proche de Dieu. Celui qui croit, qui a

reconnu le Dieu de Jésus Christ, est appelé à s'approcher de Dieu. Dans la relation à Dieu, il y a des temps forts, de proximité, et des temps faibles, d'absence, de silence. Pour Jacques, s'approcher de Dieu est lié au culte, à la méditation, à la contemplation, à la lecture biblique. Dans ce mouvement vers Dieu, Lui-même s'approche. S'approcher de Dieu s'inscrit, selon moi, dans un mouvement : « Soumettez-vous, résistez au diable, approchez-vous de Dieu. » Rappelons-nous ces mots de Jésus : « Quand je me présente devant l'Éternel, l'Éternel est là. Quand deux ou trois se réunissent en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mt 15,20). On retrouve ici le même mouvement. Ce mouvement-là de l'homme est nécessaire.

Mais que signifie que « Dieu est toujours là » ? Cela ne signifie pas exactement : « Je sens que Dieu est là », ou « Je vais aller à l'église, et je serai plus proche de Dieu ». D'après moi, lorsque je me tiens devant Dieu, alors Dieu est là. Dans la piété protestante, dans le catholicisme aussi à un autre point de vue, il y a eu cette conviction que nous sommes propriétaires du Saint-Esprit une fois qu'il est donné.

Nous ne sommes pas les propriétaires du Saint-Esprit. Sans cesse, il faut se mettre en présence de Dieu. Et dans cette proximité de nous à Dieu et de Dieu à nous, le « nettoyez vos mains, purifiez vos cœurs, sentez votre misère » devient possible. Quand on entre en relation avec le monde, on ne peut faire autrement que de se salir les mains, mais on ne peut non plus accepter de garder les mains sales. On s'engage dans le monde et on a les mains sales. C'est difficile à faire entendre à tous ceux qui sont liés à une action concrète dans le monde. Il s'agit de se dégager de cet engagement, de se rapprocher de Dieu et de nettoyer ses mains, d'avoir les mains propres, pour repartir. La Bible ne décrit pas des situations mais le mouvement de la vie. Elle affirme : « Nettoyez vos mains. » Et c'est toujours à recommencer.

Cette purification du cœur nous est expliquée par la suite, dans les versets 9 et 10 : « Purifiez vos cœurs. » Vous avez l'explication : « Sentez votre misère, soyez dans les larmes, humiliez-vous, que votre joie se change en tristesse. » Voilà ce qu'est la purification. La conscience du péché, l'appel au

pardon, à la repentance, voilà la purification. « Tu ne veux pas pour notre purification des sacrifices ou des holocaustes. Ce que tu demandes, c'est un cœur repentant et humilié », s'exclame le Psalmiste (Ps 50,18-19). De même, pour Jacques, la purification ne s'obtient pas grâce à un sacrifice, mais par la repentance.

Sentez votre misère

« Sentez votre misère », sentez le mal présent en vous, et votre faiblesse. Car la misère correspond au péché. Et le péché n'est pas seulement faire du mal ou être mauvais, mais aussi être faible, limité, ne pas être libre. Une fois encore, nous n'avons pas une vision morale du mal. Il ne s'agit pas d'une accusation, mais d'un appel ou d'une miséricorde de Dieu. Si Dieu nous voit en effet comme étant pécheurs, il nous voit d'abord comme étant malheureux, faibles et impuissants. Dans les versets qui précédent, tout était dominé par l'esprit de puissance, de domination et de conquête. « Vous convoitez, vous ne possédez pas. Vous êtes menteurs et envieux, etc. Vous

avez des querelles et vous ne possédez pas, etc. » (4,2). La situation de l'homme pécheur était ainsi présentée. Vient ensuite l'appel à reconnaître sa misère, qui évoque le texte de l'Apocalypse : « Tu crois que tu es riche, etc., alors que tu es pauvre et nu » (Ap 3,17). C'est ainsi que Dieu nous voit, et pas seulement comme des gens qui commettent le mal. Dieu nous voit davantage sous l'aspect de notre malheur, de notre misère et de notre impuissance. Et cette prise de conscience de notre misère suscite le deuil et les larmes.

« Humiliez-vous, humiliez-vous devant le seigneur » (4,10) résume évidemment le « nettoyez vos mains, sentez votre misère » (*Cf.* 4,8-9). Dans ce constat, l'important est dans ces mots : « Humiliez-vous devant le Seigneur, devant la croix. » Là seulement, nous pouvons prendre conscience de notre compromission avec le monde, de la corruption de notre cœur. Devant la croix, nous sentant responsables de la mort du Christ, nous pouvons pleurer. Nous ne pleurons pas sur nous, mais sur la réalisation du mal absolu. Seulement, dans la mesure où nous sommes en présence du Seigneur, les pleurs

ou le deuil ne peuvent être l'expression d'un désespoir.[1]

« Devant le Seigneur ». Le Dieu tout-puissant manifeste en Jésus Christ qu'il veut nous sauver par la mort de Jésus Christ, et le Dieu crucifié en Jésus Christ est en même temps le tout-puissant, il peut nous sauver. C'est le terme de la théologie du salut, de la relation entre le pouvoir et la volonté de Dieu : il veut et peut nous sauver en même temps. Pour cette raison, nous humilier devant le Seigneur revient à nous humilier devant Celui qui nous apporte la seule et unique réponse. Dans le monde, nous sommes humiliés.[2] Mais Dieu, lui, ne nous humilie jamais, c'est nous qui nous humilions à partir de la prise de conscience de notre finitude, de notre faiblesse. Lui, au contraire, nous relève. Humiliez-vous et il vous relève — il vous ressuscite

1. C'est la grande différence avec l'existentialisme, où la prise de conscience de la limite et de la faiblesse de l'homme conduit au désespoir ; il n'y a pas d'issue.

2. L'humilité ce n'est pas l'humiliation. L'humiliation est un acte qui vient de l'extérieur, qui vous opprime et qui vous détruit. Le problème de l'humilité c'est qu'on n'y arrive jamais, parce que toute intention d'humilité est une occasion d'orgueil. Tant que vous êtes préoccupé par la question, est-ce que je suis humble, c'est sans issue. Simplement, il faut être dé-préoccupé de soi. C'est cela la liberté.

(c'est le même mot) — et il vous fait entrer dans son pardon. Lorsque nous avons traversé le désert de la purification où nous sommes dépouillés de l'esprit de convoitise, Dieu nous fait entrer dans la résurrection et le pardon.

Résumons le mouvement. Dieu se révèle à nous, nous nous approchons, Il s'approche, nous nous humilions devant Lui, Il nous relève et nous ressuscitons. Mais la situation n'est pas acquise, ce mouvement se reproduit tout le long de notre vie.

Chapitre 4, versets 11 et 12

11 Ne parlez pas mal des autres frères. Celui qui parle mal d'un frère, ou qui juge son frère, parle mal de la loi, et juge la loi. Or, si tu juges la loi, tu n'es pas observateur de la loi, mais tu en es juge. 12 Un seul est législateur et juge, c'est celui qui peut sauver et perdre ; mais toi, qui es-tu, qui juges le prochain ?

Non-jugement

Aussitôt après avoir parlé de la séparation d'avec le monde, on passe immédiatement au jugement. Surprenant, non ? Mais cela nous éclaire d'abord sur une réalité du monde. En celui-ci règne le jugement. Tout est séparé, divisé en fonction de jugements. Il ne s'agit pas seulement d'un jugement moral, mais d'un jugement global. Le monde, la société, les catégories de classes, de nations, de races, s'établissent en fonction de jugements, souvent réciproques, lesquels provoquent des barrières sociales.

Nous trouvons aussi dans cette interdiction de porter un jugement deux aspects liés à ce qui précède et à ce qui suit. Par rapport à ce qui précède, « séparez-vous du monde, sauvez-vous du monde qui est pervers et qui est perdu, nettoyez vos mains, purifiez vos cœurs » (*cf.* 4,4-10), l'appel au non-jugement signifie que se séparer du monde ne doit pas nous donner, devant ceux qui ne sont pas séparés du monde, une position d'hommes justes, bons et vertueux. La séparation d'avec le monde

ne doit pas être un lieu d'où l'on pourrait juger les autres.

La suite est extrêmement sévère, par exemple vis-à-vis des riches. Mais pour Jacques, dans les déclarations parfois très dures, il n'y a pas de jugement. Il attaque les riches sans juger tel ou tel riche en particulier, mais utilise une catégorie générale dans laquelle chacun de nous peut se reconnaître. Chacun peut recevoir la parole sur les riches comme une parole qui le concerne, sans pour autant juger les autres. Autrement dit, quand nous lisons un texte biblique, nous avons à le recevoir pour nous et non à l'utiliser contre quelqu'un.

Mais que signifie ne pas juger les autres ? Selon moi, la Bible ne dit pas : « Vous devez avoir de l'affection et de la sympathie identiques pour tout le monde. » Pensons à l'attitude de Jésus vis-à-vis du disciple qu'il aimait, qu'il préférait (Jn 13,23). Même Jésus a eu ses préférences. Il ne me paraît pas anormal d'avoir de la sympathie ou non pour quelqu'un.

Le jugement ne me semble pas non plus de l'ordre de l'intelligence. La formule « tu ne jugeras pas »

renvoie au jugement dernier, au sens ou au non-sens de la vie de quelqu'un. Jacques nous défend de préjuger de la damnation de quelqu'un, de penser de quelqu'un qu'il mène une vie mauvaise, de le juger, même à partir de la morale, jusqu'à nous séparer de lui. En définitive, notre jugement concerne le salut de cette personne. D'ailleurs, Jésus insiste, il est interdit de juger : « Vous serez jugés vous-mêmes avec la mesure que vous utilisez pour juger les autres » (Mt 7,1-2). Ce jugement concerne bien notre vie dernière, notre réalité totale, donc le jugement porté sur nous, sur le salut ou la damnation des autres. Et discerner le mal présent chez un frère n'est pas un discernement de l'esprit. Discerner le mal, c'est le contraire de l'amour, le contraire de la charité, comme le montre Paul dans sa première lettre aux Corinthiens : « L'amour est patient, il est plein de bonté. L'amour n'est pas envieux, ne se vante pas, il ne s'enfle pas d'orgueil, ne fait rien de malhonnête, ne s'irrite pas, ne soupçonne pas le mal. L'amour ne se réjouit pas de l'injustice, mais se réjouit de la vérité, excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout » (1 Co 13,4-7). Si

nous voyons le mal qui est en autrui, cela veut dire que nous ne l'aimons pas.

« Celui qui parle mal d'un frère » (4,11). Le frère appartient à l'Église, le corps du Christ. En jugeant le frère, nous brisons l'unité du corps du Christ. C'est fondamental, car dans l'Église, le jugement mutuel est permanent. Et ce jugement n'est pas moral, il est rupture de l'unité du corps du Christ. C'est le rôle du diable, du *diabolos*, de celui qui divise, rompt, sépare. Le jugement sur l'autre introduit le *diabolos* dans l'Église.

Pourquoi ne pas juger ?

Viennent ensuite deux arguments classiques présentés pour inciter à ne pas juger : « Toi, qui es-tu qui juges le prochain », et puis, « Un seul est législateur et juge, c'est celui qui peut sauver et perdre » (4,11-12). Jésus lui-même, pour interdire le jugement, argumente avec cette question : « Qui es-tu ? » Es-tu différent de celui que tu juges ? Pensons à la femme adultère, dont Jésus prend la défense : « Que celui qui n'a jamais péché… »

(Jn 8,3-11). Ton niveau te permet-il d'échapper au jugement de Dieu ? Nous sommes tous soumis au jugement de Dieu, aucune espèce de supériorité ne peut exister entre nous, même si untel est plus moral, plus sérieux, plus docile à la volonté de Dieu.

Le second élément pour contrer le jugement est de manquer à la charité. « Un seul est législateur et juge. » Porter un jugement, revient à se mettre à la place de Dieu, le seul législateur et juge. Dieu établit le bien, la loi, et juge en fonction de celle-ci. Car le bien n'existe pas en lui-même, il n'est pas d'autre bien que celui déclaré tel par Dieu. « Ceci est bon, ceci est bien », lit-on dans la Genèse (Gn 1). Et la faute d'Adam est d'avoir voulu lui-même décider ce qui est bien. Adam se substitue à Dieu pour déclarer : « Ceci est bien, ceci est mal. » À partir de là, toute morale déterminant le bien et le mal entre dans la catégorie de la chute, dans la catégorie de la rupture avec Dieu. Quand nous jugeons, nous refaisons exactement ce qu'Adam a fait. Alors, on peut toujours dire, le péché originel, etc., vous voyez comme il est facile de reproduire le péché originel, en réalité.

Prenons enfin le dernier fondement de l'interdiction de juger : « Celui qui parle mal d'un frère ou qui juge son frère, parle mal de la loi et juge la loi. Or, si tu juges la loi, tu n'es pas un observateur de la loi, mais tu en es juge » (4,11). D'abord, la promesse « Je mettrai la loi dans vos cœurs » (Jr 31,31-34) se réalise ou doit se réaliser par le Saint-Esprit. « Vos cœurs » signifie « transformés en cœurs de chair ». La loi, d'extérieure, devient intérieure à l'homme à partir de Jésus Christ et par le Saint-Esprit. L'homme qui vit ainsi est en conformité avec la volonté de Dieu. Paul ne dit rien d'autre : « Vos corps sont le temple du Saint-Esprit » (1 Co 6,19). Dès lors, quand vous jugez un frère, vous jugez sa conduite qui est peut-être conforme à la loi de Dieu. Car vous n'en savez rien. Cette loi est dans son cœur. Par conséquent, ce n'est plus la loi de Moïse, objective, la loi écrite sur les tables qui sont extérieures et que chacun peut lire, maintenant c'est une loi qui est dans chacun, et pas forcément pour chacun identique à celle des autres.

Ce n'est pas par hasard si Jacques affirmait : « Parlez et agissez comme devant être jugés par une

loi de liberté » (2,12). Il écrit à présent : « Si tu juges l'autre, tu juges la loi. » Le frère que nous sommes tentés de juger est libéré par Jésus Christ, et donc sa conduite libre ne nous regarde pas. La loi à laquelle il obéit, c'est la loi de la liberté, et si tu prétends le juger, c'est la loi que tu juges, cette loi que Dieu a mise en lui, cette loi qui l'a libéré. Si tu le juges, par conséquent, tu fais obstacle à sa liberté.

Mais est-il possible de ne pas juger ? Vivre entraîne forcément le jugement d'autrui. Pour insister sur le rôle de la loi dans la société, le jugement se base sur le droit, je pense qu'on ne peut pas vivre sans un certain droit. On ne peut pas vivre sans une certaine organisation. Quand Dieu voudra l'interrompre, il l'interrompra, c'est son affaire. Mais le reste du temps, il vaut mieux que les gens vivent bien. Et dans ces conditions, il faut faire ce qu'on peut pour que le groupe auquel nous appartenons soit un groupe vivable. Il est pourtant vrai qu'il y a des jugements d'exclusion à l'égard de tel ou tel membre du groupe, ou de punition. Dans la situation de rupture avec Dieu, il n'y a pas d'identité

entre la société et le royaume de Dieu. Mais la société n'est pas négligeable.

Dès lors, recevoir ce texte ne peut me conduire à vivre sous la contrainte, me disant lorsque j'ai envie de juger l'autre : « Ce n'est pas possible, je ne peux pas le juger, ce n'est pas bien. » Nous ne pouvons y arriver en nous situant au niveau de la morale. Mais si nous avons compris le mouvement de ce texte qui nous montre la gravité fondamentale du jugement de l'autre, il nous reste le recours à la grâce. Car nous sommes bien obligés, étant honnêtes devant Dieu, de le reconnaître, nous entravons la liberté des autres, nous portons des jugements sur le salut des autres, nous brisons le corps du Christ par nos jugements. Je pense qu'il serait important que cela fasse partie de la confession des péchés.

13 À vous maintenant qui dites « aujourd'hui ou demain nous irons dans telle ville, nous y passerons une année, nous y ferons des affaires et nous gagnerons de l'argent ». 14 Vous qui ne savez pas ce qui arrivera demain ! En effet, qu'est-ce que votre vie ? Vous êtes une vapeur qui paraît

pour un instant et qui disparaît ensuite. 15 Vous devriez dire au contraire : « Si Dieu le veut, nous vivrons et nous ferons ceci ou cela. » 16 Mais maintenant vous vous glorifiez dans vos pensées orgueilleuses. C'est une chose mauvaise que de se glorifier de la sorte. 17 Celui donc qui sait faire ce qui est bien et ne le fait pas commet un péché.

« Si Dieu le veut… »

Avoir des projets (4,13) signifie être maître de son temps, de ses activités, de sa vie, décider soi-même de son avenir. On ne reconnaît pas Dieu comme le maître, on ne place pas notre vie entre ses mains, et c'est cela la faute. Or, nos intentions, nos décisions, nos choix peuvent bloquer l'action de Dieu envers nous. Car son action n'est pas toujours évidente, pas toujours claire, elle est le plus souvent discrète et nous laisse une possibilité de choix et de décision. Lorsque je rédige un planning où je n'ai pas un quart d'heure libre, j'ignore où Dieu interviendra, j'ignore quand j'aurai l'oreille disponible à un appel extrêmement doux

et modeste, semblable à celui adressé à Samuel (1 S 3,1-11). Par nos décisions, nos projets, nous bloquons la possible action de Dieu dans notre vie.

Or, « vous devriez dire, si Dieu le veut » (4,15), il ne faut pas le dire à la légère. On ne peut pas dire en l'air « Dieu est le maître ». Il y a eu, à partir du XVIIe siècle, la tradition chez les protestants pieux de terminer les lettres qu'ils écrivaient par DV, c'est-à-dire, Dieu voulant. On écrivait n'importe quoi et on terminait en écrivant DV. Dire facilement tout cela, Dieu voulant, et établir ensuite ses propres plans, c'est aller très exactement à l'encontre de ce que Dieu demande pour notre vie. Autrement dit, reconnaître que Dieu est le maître, c'est renoncer dans une certaine mesure à disposer soi-même de sa vie. Vous ne savez de quoi sera fait demain. Dieu peut poser des obstacles, bouleverser vos projets. Et si la parole de Dieu est toujours une parole discrète, Dieu peut aussi envoyer des cataclysmes. En général, nous y reconnaissons rarement la main de Dieu. Ne disons pas : « J'établis mes plans, mes projets, et si Dieu le veut, il les bouleversera. » Cette attitude fréquente est condamnée

par la formule : « Vous ne savez même pas ce qui arrivera » (4,14). Par contre, il nous est demandé d'abandonner l'orgueil en nous soumettant volontairement. Ce qui peut aller très loin. Sont visés non seulement la vie privée, bien sûr, mais aussi toute recherche passionnée dans notre monde, tout effort de planifier l'avenir. La volonté de planifier et de prévoir — scientifiquement — l'évolution du monde est étroitement liée à la perte de la foi. Dans la mesure où nous ne pouvons plus confier notre monde à un Dieu bon, nous consultons les futurologues ou les pythonisses et les devins. Toute cette quête passionnée de l'avenir, qu'elle soit rationnelle ou non, conduit à une attitude d'autant plus désespérée qu'on se rapproche d'une connaissance vraisemblable. Pensons à la polémique autour des sondages. On essaie de connaître l'évolution de l'opinion, et en même temps on nous met en garde car cela peut modifier les élections.

Reconnaître notre vie comme véritablement placée entre les mains de Dieu, remet aussi en question nos recherches passionnées de sécurité et d'assurance. Soumettre son avenir à la volonté de Dieu

impliquerait de ne pas contracter d'assurances. Ce n'est pas commode, mais cohérent. Que signifie « je remets ma vie entre les mains de Dieu » si j'accumule les assurances comme si Dieu n'était rien ? Jusqu'à ma mort, Dieu ne s'occuperait donc pas de moi, mais seulement après ? Rencontrer le sérieux de la volonté de Dieu nous place au pied du mur.

En général, cette disponibilité à la volonté de Dieu apparaît non sous forme de miracle, mais dans la rencontre des autres. Comme le souligne la théologie de la rencontre, à travers l'autre, Dieu me rencontre. Mais le prochain est d'abord et essentiellement un obstacle. Vous vous rappelez à quel point il est essentiel d'identifier, dans le sermon sur la Montagne, le commandement « tu aimeras ton prochain » avec « tu aimeras ton ennemi » ? (Mt 5,43-44). Si vous n'aimez que vos amis, que faites-vous d'extraordinaire ? (Mt 5,46). Le prochain, ce n'est pas le garçon aimable que j'ai envie d'approcher et d'aimer, mais celui qui est insupportable, il est devant moi un obstacle.

C'est comme cela que Karl Barth définit le prochain dans sa dogmatique : le prochain, c'est

l'obstacle, voilà pourquoi les textes sont parfaitement raccordés : d'abord « tu ne jugeras pas l'autre », puis « tu restes disponible ». Commencer par juger l'autre est le meilleur moyen pour l'évacuer. Il n'est plus « mon prochain ». Et juger les autres est équivalent à établir mon emploi du temps. Je suis maître de mon temps, je suis maître de mes relations. Entre les versets 11-12 et les versets 13-17, la cohérence est complète. La vie chrétienne est appelée à une fluidité, dans le temps, dans les relations, c'est dans cette fluidité que le Saint-Esprit s'exprime, et non dans nos planifications et nos prévisions.

Dieu ne condamne pas d'abord la matérialité de la planification ou de l'assurance, car il est assez puissant pour bouleverser nos plans, mais il condamne la pensée orgueilleuse. « Maintenant, vous vous glorifiez dans vos pensées orgueilleuses, et c'est une chose mauvaise que de se glorifier de la sorte » (4,16). Cette glorification s'exprime parce que nous prétendons ordonner notre temps et nos actions à la place de Dieu.

Non seulement nous planifions et prévoyons, mais nous prétendons choisir le but, le sens, le

contenu de notre vie. À quoi allons-nous la consacrer ? « Aujourd'hui, nous irons dans telle ville, nous y passerons, nous y ferons du commerce, nous gagnerons de l'argent » (4,13). Combien de fois faisons-nous aussi ce choix en tant que chrétiens, en fonction des idées du monde ? Les chrétiens parlent, pensent, choisissent comme tout le monde. Vous croyez que vous êtes séparés du monde, avertit Jacques, mais il n'en est rien : « Celui qui sait faire ce qui est bien et ne le fait pas commet un péché » (4,17). Jacques vise bien des chrétiens, ceux qui savent ce qui est bien et sont capables de faire le bien. Un choix est à opérer. À quoi consacrerez-vous votre vie ? À faire comme tout le monde, à gagner de l'argent, ou à faire ce qui est bien ?

Le péché et la grâce

Il nous reste deux remarques, l'une sur le péché et l'autre sur la grâce. D'abord, « celui qui sait faire ce qui est bien et qui ne le fait pas commet un péché ». Une distinction importante est à faire

entre les péchés que l'on commet, et l'état, la situation de péché, situation globale devant Dieu. Si la grâce, par le sacrifice de Jésus Christ, efface notre condition d'homme pécheur, nous commettons néanmoins des péchés, mais nous ne sommes plus conditionnés par le péché originel. Notre condition d'homme pécheur est rachetée, effacée, maintenant nous ayons à nous débrouiller pour vivre dans la liberté, compte tenu du fait que vivant dans la liberté, nous allons pécher.

La dernière remarque concerne un jugement aussi sévère que les précédents : « Celui qui sait faire ce qui est bien et qui ne le fait pas » (4,17). La théologie morale classique appelle cela le péché par omission. Celui-ci est généralement considéré comme moins grave que le péché par commission. Tel n'est pas l'enseignement du Christ : « Chaque fois que vous n'avez pas fait justice, donné à manger, vêtu, sauvé un prisonnier, chaque fois que vous n'avez pas fait justice à un de ces petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait » (Mt 25,42-45). Jésus parle du péché par omission : nous serons jugés sur tous les moments où nous n'aimons pas

les autres. Si nous pensons à toutes les rencontres que nous avons faites où nous n'avons pas été le porteur de l'amour de Jésus Christ, c'est absolument terrible. Cette affirmation sur l'importance de la faute par omission nous renvoie nécessairement à la grâce. On ne peut s'en tirer sans en revenir à la grâce de Dieu.

Mal jugée parce qu'on la trouvait très moraliste, cette épître nous ramène constamment au centre de l'Évangile, au pardon et à la grâce, même en parlant de morale.

5

Richesse, patience, pardon

Chapitre 5, versets 1 à 6

À vous maintenant, riches ! Pleurez et gémissez à cause des malheurs qui viendront sur vous. 2 Vos richesses sont pourries et vos vêtements sont rongés par les teignes. 3 Votre or et votre argent sont rouillés et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous et dévorera votre chair comme un feu. Vous avez amassé des trésors dans les derniers jours ! 4 Voici, le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs et dont vous les avez frustrés crie, et les cris des moissonneurs sont parvenus jusqu'aux oreilles du Seigneur des armées. 5 Vous avez vécu sur la terre dans les voluptés et les délices, vous avez rassasié vos cœurs au jour du